

Libretto

PIERRE DAC

UN FRANÇAIS
LIBRE
À LONDRES
EN GUERRE

Libretto

© Libretto / Libella, Paris, 2020

ISBN : 978-2-36914-579-0

AVANT-PROPOS

En toute logique littéraire et en toute rigueur cartésienne, cet avant-propos n'a pour autre but ni objet différent que de précéder les propos qui vont lui succéder par voie de sélection naturelle et d'héritage particulier.

Je pense à ce que je crois, donc je suis à ce que je dis en disant tout en le croyant, et réciproquement, qu'il était juste et honnête que ce fut ainsi dit.

Or, le but et l'objet de cet avant-propos étant ainsi et de la sorte fixés et bien précisés, les choses étant ce qu'elles sont, à défaut d'être ce qu'on voudrait qu'elles soient ou fussent, il me paraît toutefois et néanmoins nécessaire et suffisant pour employer le langage critique et pratique que parlait à bon entendement le regretté philosophe allemand Emmanuel Kant (1724-1804), de déterminer la raison de la motivation et la cause de la destination de l'avant-propos en question.

Tout bonnement et tout simplement, la causalité de sa finalité, et réciproquement, consiste à établir que si selon la ou les conjonctures plus ou moins favorables et plus ou moins difficiles, citadine et routière, il ne faut pas plus de trois quarts d'heure à une heure et demie pour aller du centre de Paris à l'aéroport d'Orly, il ne m'a pas fallu moins de deux ans pour aller du centre commercial de Toulouse et arriver à bon port en y atterrissant, en m'y posant de même, sur un

terrain plus ou moins vague et plus ou moins évasif de la proche banlieue de Londres.

Il va de soi comme il va des autres que s'il m'a fallu autant de temps pour faire ce voyage pourtant relativement court, einsteinement étant et itinérairement parlant, c'est, bien entendu et comme de juste, parce qu'il y a eu quelques petits incidents de parcours qui se sont soldés par deux évasions de France, et quelque douze mois d'internement répartis entre la Cárcel Modelo de Barcelone, en Catalogne, la Prisión Provincial de Cáceres, en Estrámadure, et la maison d'arrêt obligatoire de Perpignan, dans l'ancienne capitale de la province du Roussillon.

À propos de mes deux passages pyrénéens effectués le plus pédestrement, le plus montagneusement et le plus difficilement possible, il me souvient d'avoir déclaré à mes compagnons de montée, de descente et de chute dans les deux sens : « Si Louis XIV se les étaient, comme nous, farcis à pied, il se serait très probablement abstenu de s'exclamer : « Il n'y a plus de Pyrénées ! »

Bref, si je puis dire, après tous ces petits incidents de parcours plus ou moins importants et plus ou moins conséquents et quelques autres plus ou moins graves et plus ou moins sérieux, je pris le départ d'Alger, à bord d'un avion plus ou moins spécial mais tout à fait inconfortable, au soir du 12 octobre 1943 pour arriver à Londres au matin du jour suivant, c'est-à-dire le 13 du même mois de la même année.

À présent, je ne pense pas plus que je ne le crois, que je ne le crois de Lorraine, naturellement, qu'il y a lieu et motif de poursuivre plus avant cet avant-propos, étant donné et vu que j'estime, juge, subodore et soupçonne qu'il peut être considéré maintenant comme étant effectivement achevé, puisque considérément il est présentement réellement terminé, conformément au principe de Schpotzermann (1820-1890), qui dit : « Rien de ce qui est fini n'est jamais

entièrement achevé tant que tout ce qui est entrepris n'est pas complètement terminé. »

En conséquence donc, place donc aux propos tenus et rapportés pendant la durée de mon séjour à Londres, laquelle, correspondant justement et honnêtement à sa longueur, fut exactement et précisément de l'ordre approximatif et évaluatif d'environ neuf mois, c'est-à-dire le temps nécessaire et suffisant, à quelques jours près, pour accoucher, à long terme, de la victoire avec un grand V majuscule, remportée par les Alliés triomphants et bousculants sur la défaite, avec un petit d, finale et totale de l'hitlérisme agonisant et du nazisme basculant.

PRÉAMBULE À L'ENTRÉE DANS LA VIE LONDONIENNE

Ainsi donc, comme il convient d'être précédemment dit, j'atterris donc au matin du 13 octobre 1943 sur le terrain plus ou moins vague et plus ou moins évasif déjà signalé, et sous un ciel plus ou moins brumeux que personne n'eut besoin de me signaler pour que je me rendisse compte par moi-même de son état signalétique, en territoire typiquement anglo-britannique et insulairement Great British.

Sur quoi, un autocar plus ou moins autocarrossé me transporta en compagnie de mes compagnons de route aérienne avec lesquels d'ailleurs je n'avais, au cours du voyage, échangé le moindre mot, à Londres et nous déposa, sans autre forme de procès-verbal ou écrit, du côté de quelque part de la capitale du Royaume-Uni.

Puis, toujours sans le moindre échange de mot, chacun s'en fut de son côté.

Et moi, je restais planté là où j'étais descendu quelque peu perplexe et tant soit peu désorienté car savoir se retourner pour se débrouiller dans le brouillard de Londres, en n'ayant qu'une connaissance à peu près nulle de la langue anglaise, j'aime autant vous dire que ce n'est pas précisément du gâteau de potato crisps.

Enfin, après m'être plusieurs fois posé hamlétement et shakespeariennement la question, « *to go or not to go ?* », grâce au petit dictionnaire, interprète de poche revolver

français-anglais et réciproquement que j'avais, par utile et sage précaution, emporté avec moi, et surtout grâce à la débonnaire complaisance d'une bonne demi-douzaine de policemen à l'égard de ma nationalité française, je parvins à gagner, non pas quelque argent, mais Carlos Gardens (S.W. D), lieu de résidence du Q.G. du général de Gaulle, pour me présenter, avec mon ordre de mission, au colonel Claude Hettier de Bois Lambert, devenu ensuite général et Grand Chancelier de l'Ordre de la Libération, qui représentait en son absence, et même en sa présence, le chef de la France libre.

Il me reçut, non pas militairement et réglementairement, mais de la manière la plus amicale et de la façon la plus cordiale possible.

Une franche, loyale, pure et sincère amitié, avec un A majuscule, mutuelle et réciproque, nous unit depuis lors, laquelle étant toujours demeurée fidèle à elle-même, ne s'est, de ce fait, jamais démentie.

Présentation personnelle achevée et accueil chaleureux terminé, je m'en fus alors me présenter à Jacques Duchesne, alias Michel Saint-Denis, qui dirigeait l'émission *Les Français parlent aux Français* à la section française – en anglais *french section* – dont le siège était situé dans l'immeuble de la B.B.C. de Bush House, dans Aldwich et dans le Strand W.C. 2.

Là, accueil, non pas hostile mais plutôt froid, sans pour autant être glacial. Jacques Duchesne me reçut en ces termes :

– Monsieur Pierre Dac, êtes-vous venu ici pour jouer les vedettes ou pour vous incorporer tout simplement à notre équipe ?

– Monsieur Jacques Duchesne, lui répondis-je, en me posant une pareille question vous me faites grave injure, étant donné et vu que...

Il ne me laissa pas davantage poursuivre et, m'étreignant alors chaleureusement les mains, me dit, avec un large sourire :

– Mon cher Pierre, épreuve d’entrée heureusement passée, vous êtes d’ores et déjà adopté par nous. En conséquence, venez que je vous fasse connaître les camarades de l’équipe.

Et c’est ainsi que je fis la connaissance de Jean Oberlé, de Pierre Bourdan, de Jean Marin, d’André Labarthe et de Maurice Van Moppès, principaux membres de l’équipage du bord de l’émission précitée ainsi que de quelques autres, dont je revois les visages mais dont les noms ne me sont pas restés à l’esprit. Je ne les ai pas pour autant oubliés, et s’ils sont encore de ce monde et qu’ils lisent ce livre, qu’ils me pardonnent cette involontaire lacune. Puis, un peu plus tard, je fis connaissance de Maurice Schumann qui, lui, ne faisait pas partie de la compagnie des *Français parlent aux Français* mais qui dirigeait, en tant que porte-parole du général de Gaulle, l’émission *Honneur et Patrie*.

Il ne reste plus de tous ceux que je viens de citer que Maurice Schumann, Jean Marin et moi.

Maurice Schumann, en dépit de ses hautes fonctions politiques et ministérielles m’est resté d’une affectueuse fidélité que je lui retourne aussi fidèlement et aussi affectueusement, bien que ne partageant pas toujours ses idées, motivées bien sûr par la raison d’État et la cause diplomatique. Quant à Jean Marin, à présent président directeur général de l’agence France-Presse, il est aussi resté, pour moi, un cher et fidèle ami présidentiel directorial généraliste comme je le suis resté pour lui en tant que tel que je suis et tel que je suis en que tant.

En ce qui concerne Jacques Duchesne, Jean Oberlé, Pierre Bourdan et Maurice Van Moppès, tous quatre disparus, leur inoubliable souvenir est impérissablement gravé dans la mémoire de mon cœur et y demeurera jusqu’à l’instant suprême de mon dernier jour.

En prenant congé de lui, et partant, lui, de moi, Jacques Duchesne, à l’issue de notre premier entretien, me conseilla sagement et judicieusement en me disant amicalement mais

fermement : « Prenez quelques jours de réflexion indispensables avant d'entrer dans notre équipe et pensez longuement à ce que vous allez dire quand vous parlerez au micro de la Radio française de Londres. »

Ce que je fis et qui ne fut pas tellement facile à trouver ni particulièrement aisé à déterminer, car cela posait de graves et sérieux problèmes sur lesquels je reviendrai plus loin.

En attendant de les résoudre, il me fallait trouver un lieu d'habitat pour y réfléchir et y penser, en même temps que pour y loger et pour y dormir. Je séjournai, en premier lieu d'habitat provisoire, au 18 Talbot square (W. 1) chez mon vieil ami Kaminker, le père de Simone Signoret, que je connus au Poste Parisien où il occupa une place importante, et qui fut également un extraordinaire interprète multilingue et super polygotte à la S.D.N¹. à Genève, fonction qu'il occupait aussi au Q.G. du général de Gaulle, à Carlton Gardens, et qui, en cadeau de bienvenue, m'offrit mon premier *british hat* *supple* que je ne fus pas peu fier de porter, sur la tête ou à la main, selon le cas et la circonstance, puis chez Georges Gombault, l'éminent et réputé, à juste titre, journaliste politique et parlementaire, dont la loyauté n'avait d'égale que l'intégralité et sa si bonne et si brave femme, qui, si souvent, me régala de biftecks frites, comme à Paris, et dont je garde précieusement en mémoire le pieux souvenir reconnaissant, ainsi qu'à leur fils Charles, qui fut longtemps le principal collaborateur de Pierre Lazareff, à *France-Soir*, après la guerre, et à sa charmante femme de l'époque, qui ne surent que faire, et qui pourtant le firent au maximum en se mettant positivement en quatre pour m'être utiles et agréables.

Puis, après ces quelques jours de fraternel et familial séjour, je trouvai à me caser, grâce aux bons soins dévoués et spontanés de mon cher Maurice Van Moppès, dans un modeste

1. Société des Nations.

home sis au 36 d'Inverness Terrace (W. 2) dans le quartier de Bayswater, situé, à distance égale, entre ceux de Paddington et de Kensington.

À l'encontre de ce que pourraient faussement s'imaginer certains mauvais esprits de sel gaulois plus ou moins pervers, Bayswater ne signifie nullement baiser dans les waters.

C'est probablement, éventuellement – encore que ce ne soit là qu'une hypothèse purement gratuite non transformée en absolue certitude – le nom d'une honorable cité des Highlands, ou celui d'un respectable gentleman des hautes terres de l'économe et chevioteuse Écosse, célèbre par son *very famous* scotch whisky, de réputation aussi mondiale qu'universelle et réciproquement.

Il était bon, je pense, que cela fut dit ainsi pour rétablir la vérité.

Cela étant dit et fait, par effet, n'en parlons plus et passons au propos suivant.

INTRODUCTION
FRANÇAISE LIBRE
DANS LA LIBRE VIE
DES ÎLES BRITANNIQUES LIBRES

Donc ainsi que je viens de le dire, je m'étais casé pour m'y installer afin d'y habiter pour y loger dans un modeste *home* d'Inverness Terrace, dans Bayswater, dont je vous ai dit ce qu'il y avait lieu de ne pas en penser.

Or, si c'est dans un modeste *home* – j'insiste sur le mot « modeste » – que je m'étais installé, c'est parce que si j'étais plutôt riche de bonne volonté, j'étais, par contre, plutôt pauvre en munitions de subsistance.

Un proverbe populaire anglais a beau dire que « *time is money* », un temps sans argent n'est pas un temps bien agréable à passer et plutôt difficile à vivre en français et en n'importe quelle autre langue.

Aussi puis-je dire, à ce moment-là, à part ce que j'avais sur le dos, il n'y avait pas grand-chose dans ma valise, laquelle étant aux trois quarts pleine de vide était également aux trois quarts vide de plein.

Bref, autant dire que je possédais, en tout et pour tout, un quart d'à peu près rien. Et pourtant il était nécessaire pour être suffisant, et réciproquement, que j'eusse de quoi me vêtir convenablement pour me présenter correctement à la section française de la B.B.C., et d'avoir par la même occasion l'argent de poche nécessaire et suffisant pour assurer ma subsistance et me permettre d'acheter quelques paquets de cigarettes à bout filtre.

Je fus dépanné, largement dépanné même, le plus largement du monde large et dépannant possible, par Georges Boris, qui exerçait, à Londres, les fonctions de trésorier payeur général auprès de la France libre et qui fut longtemps le plus proche et plus efficace collaborateur de Pierre Mendès-France. C'était un très éminent et très remarquable économiste pour qui l'économie politique et sociale n'avait pas de secret et qui, en outre, était un homme dont le cœur était à la hauteur de ses exceptionnelles qualités, c'est-à-dire que son potentiel d'humanité était porté au plus haut degré du sens de l'humain.

Cher Georges Boris et chère Germaine, sa combien douce, combien charmante et combien ravissante femme, que de reconnaissance je vous dois pour tout ce que vous avez fait pour moi avec tant de gentillesse, et pourquoi ne pas le dire, tant de tendresse et tant d'affection. Combien de fois n'ai-je pas été reçu dans votre foyer auprès duquel j'ai trouvé ce merveilleux climat de chaleur humaine qui m'a tellement soutenu pendant mes mois d'exil. Chère Germaine, vous dont les incomparables talents de maîtresse de maison n'avaient et n'ont toujours, Dieu merci, d'égal que votre grand talent de peintre, comme vous avez été bonne et affectueuse à mon égard et à mon endroit. Ma modestie naturelle et vraie dû-elle en souffrir, je ne peux résister au désir de publier, ne serait-ce qu'en mémoire de lui et en souvenir de ce qu'il fut pour moi, la lettre que Georges Boris m'écrivit, d'une écriture à peine lisible parce que tracée d'une main tremblante, quelques jours avant sa mort, et presque tout de suite après ma tentative de suicide consécutive à la grave dépression nerveuse que je fis, à la suite de bien des épreuves plus ou moins douloureuses passées et portées à son maximum d'intensité à cause d'un certain nombre d'illusions perdues au cours des années qui suivirent la Libération. Voici, en son texte intégral, dont je conserve l'original pieusement dans mon dossier

d'impérissables et inoubliables souvenirs d'un temps révolu
mais toujours présent à mon esprit.

18 janvier 1960

Mon cher Pierre Dac,

Ce qui est arrivé me fait mal. Si tous ceux, qui comme moi, ont été dès le premier jour poussés vers vous par un élan de sympathie, ceux qui, comme moi encore, vous sont reconnaissants des rires et sourires, qu'ils doivent à votre talent fait de finesse et de bonté, oui, si tous avaient continué à vous entourer d'une amitié chaude et constante, cela ne serait peut-être pas arrivé. C'est conscient de cette part de responsabilité que je vous écris, moi aussi, sur un lit d'hôpital (d'où cette graphie dont je m'excuse).

À vous de grand cœur.

Georges Boris

53, quai de Bourbon – Paris 4^e.

Centre chirurgical Hartman, 26, boulevard Victor-Hugo,
Neuilly.

★
★ ★

Cher Georges Boris, si la vie éternelle existe qu'elle soit douce et tendre à votre âme immortelle, s'il est vrai qu'elle le soit. Vous l'avez tellement, tellement méritée !

DÉCISION DE PRISE DE POSITION

Ce troisième chapitre est ainsi nommé parce qu'il vient après le deuxième qui le précède et qu'il est placé avant le quatrième qui lui succède.

Il est donc situé à la place qui lui revient tant de droit que de gauche, et réciproquement, ce qui est dans l'ordre des chapitres numérotés.

Car l'expression anglaise « *the right man in the right place* » est, à valeur égale, également applicable à l'expression de même nationalité qui concerne le présent propre, et qui n'est autre que « *the right way in the right place* ».

Revenons donc en l'état en lequel je me trouvais après avoir été dépanné par mon cher Georges Boris.

En bien moins mauvais état que celui dans lequel je me trouvais à mon arrivée à Londres, en assez bon état même puis-je dire en le reconnaissant et réciproquement. Correctement et convenablement vêtu, j'avais, en plus, non pas quelques livres de poche, mais quelques livres en poche, nécessaires et suffisantes pour me représenter nécessairement et suffisamment à la section française ou « *french section* » de la B.B.C. britannique.

Suivant le sage et judicieux conseil de Jacques Duchesne, j'avais mis à profit les quelques jours de réflexion et de méditation qu'il m'avait sagement et judicieusement conseillé de

prendre avant mon incorporation effective dans l'équipe de l'émission *Les Français parlent aux Français*.

Donc, après avoir mûrement réfléchi et longuement médité, j'en arrivai à conclure que si je ne savais pas exactement ce qu'il fallait que je dise au micro de la France libre, je savais exactement ce qu'il ne fallait pas dire. Car j'avais suffisamment écouté Londres, en France, entre mes séjours en prison, pour espérer suffisamment bien le savoir en l'occurrence nécessaire. Ce qui, toutefois, n'allait pas sans me poser de sérieux et graves problèmes de conscience, étant donné qu'il me fallait parler, avec mon style quelque peu spécial et quelque peu particulier, de choses dramatiques et cruciales et d'événements tragiques et cruciaux.

J'écrivis donc alors, cela étant bien établi, le texte de « *my first broadcast* » (en français : mon premier message radiodiffusé).

J'allai le soumettre à Jacques Duchesne qui l'approuva, et le 30 octobre 1943, je l'enregistrai, avec l'émotion que l'on devine, dans l'un des studios d'enregistrement de la B.B.C. à Maide Vale (W. 9).

Et le lendemain soir, 31 du même mois, il passa sur les ondes de la France libre à destination de la France occupée. Ma femme, qui jouait un rôle dans *Le Rêve de M. Belette* de mon camarade Raymond Souplex, et aux côtés de mon défunt camarade Roméo Carlès, au théâtre des Deux Ânes, à Paris, l'entendit et c'est ainsi qu'elle apprit que j'avais fini par réussir à gagner l'Angleterre.

Le voici donc, tel qu'il fut enregistré par moi et sans qu'il soit changé un seul mot ni déplacé une seule virgule.

Mes chers compatriotes,

C'est pour moi une extraordinaire sensation que de pouvoir, ce soir, vous parler librement devant ce micro, alors qu'il y a environ

deux mois j'étais encore à méditer, entre les quatre murs d'une cellule, sur l'opportunité d'écrire une pièce de théâtre que j'aurais intitulée « L'homme d'intérieur malgré lui ». Ce qui démontre, d'une manière péremptoire, absolue et définitive, que la prison mène à tout à condition d'en sortir.

Ainsi que vous pourrez vous en rendre compte, il n'entre nullement dans mes intentions d'adopter ici le ton solennel ou larmoyant pas plus d'ailleurs que celui d'une fantaisie débridée qui, présentement, serait d'un goût plus que douteux. Je m'efforcerai de demeurer dans un juste milieu et de m'exprimer, dans l'ensemble, sur le mode souriant. Car je crois en la vertu du sourire. Depuis plus de quarante mois j'ai réussi à le conserver dans des circonstances qui n'ont pas toujours été des plus divertissantes et j'ai acquis, par expérience personnelle, la conviction que le sourire pouvait être souvent un merveilleux tonique.

Avant la guerre, j'étais optimiste par définition ; n'était-il pas normal que dans l'épreuve, je le sois devenu par conviction ? Que ne peut-on cacher derrière un sourire ! Ne peut-il dissimuler toute la gamme des sentiments, depuis l'ironie jusqu'au scepticisme désabusé, en passant par le courage et la détresse ? J'ai vu, autour de moi, des camarades partant pour le peloton d'exécution, le conserver au coin des lèvres, mettant ainsi dans ce dernier sourire leur suprême élégance.

Et voilà maintenant que je ne sais plus que vous dire. À la vérité, je voudrais vous entretenir de tant de choses à la fois que, si je me laissais aller, il se produirait une telle bousculade à la sortie, qu'il ne faudrait rien moins qu'un service d'ordre pour ramener mes paroles dans le bon chemin.

D'aucuns – dans le camp collaborationniste, s'entend – ne vont pas manquer de s'écrier : « Un loufoque à la radio de Londres, c'est complet ! », et de ricaner, et de faire de fines plaisanteries, en se mettant de grands coups d'eau de Vichy derrière la croix gammée, histoire de souligner le grotesque de l'événement.

De la loufoquerie, certes, j'en ai fait et je ne cherche, en aucune manière, à m'en défendre, mais je l'ai faite en un temps où l'on avait encore le droit de rire en France ; mais, tout compte fait, je préfère être dans ma peau de loufoque que dans celle de certains personnages graves, doctoraux et de sens rassis, lesquels, parvenus au faite de la consécration officielle, n'en sont pas moins tombés au plus bas de la lâcheté et de l'ignominie, tel, par exemple, M. Abel Bonnard de l'Académie française. Ma loufoquerie – puisque loufoquerie il y a – ne m'a pas empêché d'aimer mon pays et de combattre, dans l'ombre, aux côtés de mes camarades pour reconquérir notre droit de vivre au grand soleil de liberté.

Depuis plus de trois ans, mon existence a été celle de tous les Français qui ont estimé que l'ordre nouveau ne pouvait subsister que jusqu'à nouvel ordre. Celle aussi de tous ceux qui ont pensé que, de concession en concession, les gens de Vichy finiraient à donner à la France une concession à perpétuité, pour ne pas dire une fosse commune. C'est pourquoi je donne aux collaborateurs le conseil désintéressé de rigoler un bon coup pendant le court répit qui leur est imparti.

Quand, un jour prochain nous leur ferons avaler leur bulletin de naissance, il est infiniment probable que la rigolade changera de camp et que, cette fois, il n'y aura pas de mou dans la corde à nœuds. L'os sur lequel ils sont en train de tomber est infiniment plus dur que mon Os à moelle qui, en juin 40, en vertu du théorème de chimie bien connu s'est décomposé au contact du vert de gris.

Mes chers compatriotes, je m'excuse de vous parler ainsi à bâtons rompus, mais je vous avoue qu'après tant de longs mois de silence la reprise de contact s'avérait pour moi comme une tâche délicate et difficile.

Je reviendrai, de temps à autre, bavarder un peu avec vous, comme au temps jadis, pour vous rappeler que, de la scène de l'A.B.C. au micro de la B.B.C. il n'y a, outre la différence d'une lettre, que l'espace de nos souvenirs communs.

Je ne voudrais pas terminer cette petite causerie sans vous dire la joie et la fierté que j'éprouve à me trouver au milieu de ceux qui composent l'équipe française de la radio de Londres et auprès desquels j'ai trouvé l'accueil le plus fraternel et le plus sympathique.

Je voudrais dire aussi à mes camarades de lutte qui sont, à présent, pour la plupart dans les geôles de Vichy ou de la Gestapo, que ma pensée ne les quitte pas. Je sais que leur courage calme et serein leur permettra de supporter toutes les épreuves et je leur dit : « À bientôt. »

Sur ce, mes chers compatriotes et amis, laissez-moi vous donner, en guise de conclusion, ce slogan, dédié en toute objectivité à ceux qu'anime encore l'esprit – si j'ose dire – de l'hôtel du Parc et de Montoire réunis.

« La révolution nationale a commencé avec un bâton et sept étoiles, elle finira avec une trique et trente-six chandelles. »

*MES REFRAINS
ET MES CHANSONS
DE LONDRES*

La parole est au verbe ce que le chant est à la voix humaine.

(Anatole du Val des Vaux)

Et voilà, c'était parti, mes amis ! Et pas trop mal, paraît-il, d'après ce que j'en appris quand ce me fut dit, après le départ ainsi donné, veux-je dire, à ce premier *broadcast*, et avant de vous donner lecture de ceux qui, par la suite, s'ensuivent par voie de processus, de succession consécutive, je dois vous dire, parce qu'il faut que je vous le dise afin que vous le sachiez pour que point vous ne l'ignoriez, que je pris la relève et la suite des refrains et des chansons qui, jusqu'à mon incorporation à l'équipe des *Français parlent aux Français*, avaient été écrits par Maurice Van Moppès. Car c'est lui et nul autre, vu que si c'eût été un autre ce n'eût pu être lui qui écrivit, jusqu'à mon arrivée, tous les refrains et toutes les chansons radiodiffusés sur les ondes bibicéennes, notamment sur l'air de la *Cucaracha*, le mémorable et fameux *Radio Paris ment, Radio Paris ment, Radio Paris est allemand* (bis) dont on m'a souvent faussement attribué l'inexacte paternité. Il convenait que justice lui fût ainsi justement rendue, car si pour Pompée, il fut correct et régulier de rendre à César ce que Brutus lui avait barboté, il est, pour moi, loyal et honnête de rendre à Maurice Van Moppès ce qui a incontestablement appartenu à Maurice Van Moppès.

Donc, je pris la relève et sa suite en écrivant et, en alternant, des textes, des refrains et des chansons dont voici quelques échantillons choisis, parmi les autres, aussi soigneusement que minutieusement et réciproquement. Tout d'abord la chanson qui, paraît-il, a le plus marqué d'après ce que j'en ai appris par la rumeur publique, et dont voici le texte officiel et complet, sur les motifs de *La plus bath des javas*.

LA DÉFENSE ÉLASTIQUE

I

*Un jour Adolf Hitler
S'prom'nant sur le Dniéper
A dit : « J'vais vous montrer qu'jai du flair
J'ai compris tout à coup
Qu'la défense, avant tout
Devait êtr' montée sur caoutchouc
Ma méthode est basée
Sur l'élasticité
Ein, zwei, drei, je vais vous l'expliquer
Chaque pas en avant
Doit'être immédiat'ment
Suivi, la chose est claire
de quinz'pas en arrière.
Puis de manière adroite,
L'ai gauch' gliss' sur l'ai droite
Pendant qu'l'ail droit' ébauche
Un virag' sur l'ail' gauche.*

REFRAIN

Ah ! Ah ! Ah ! Ah !
C'est la défense élastique
Ah ! Ah ! Ah ! Ah !
Y a rien d'plus chouette que c'truc là !

II

C'est non seul'ment génial
mais encor' radical
Et bien plus actif que l'véronal
L'astuc, de tout' façon
Est d' donner l'impression
D'faire à r'culons, d'la progression.
Faut déployer d'l'adresse
Plus encor' de souplesse
Min de rien, coud's au corps, en vitesse.
Quand un' brèch' se produit
Sur un point du circuit
On fait une épissure
Qui colmat' la fissure
Pour n' pas être accroché
Suffit d'se décrocher
Et d'opérer son r'pli
Avant qu'ça n'fasse un pli.

REFRAIN

Ah ! Ah ! Ah ! Ah !
C'est la défense élastique

Ah ! Ah ! Ah ! Ah !
Y a rien d' plus chouette que c'truc là !

III

S' défendre élastiq'ment
Nécessit' constamment
Qu'on se gard' derrièr' pour prendr' les d'vants.
Bref l'avanc' dans l'recul
Est un fameux calcul
Qui prouv' bien que sans rien tout est nul
C'est un' formule heureuse
Qui permet sans qu'on s'creuse
D'assurer la défait' victorieuse
L'offensive à l'envers
Ça démontre à l'enn'mi
Qui vous r'gard' de travers
Qu'on court plus vit' que lui
À quoi bon se coll'ter
Avec les bolcheviks
Vaut bien mieux les lâcher
Avec un élastik.

REFRAIN

Ah ! Ah ! Ah ! Ah !
C'est la défense élastique
Ah ! Ah ! Ah ! Ah !
Y a rien d' plus chouette que c'truc là !

★
★ ★

En voici une autre qui sur l'air de *Et tout ça ça fait d'excellents Français* chantée pendant la drôle de guerre par Maurice Chevalier est intitulée :

ET TOUT ÇA, ÇA FAIT...

I

*Parmi les noms qui tenaient la vedette
Certains d'entre eux se sont bien dépréciés
D'autres encor' parmi tant de gross' stêtes
Ont, dans l'épreuv' complètement perdu pied.
On les croyait très bien, ils étaient moches
Et c'est ainsi qu'ils se sont révélés
En préférant fair' des sourires aux
Boches, Par calcul ou stupidité.*

REFRAIN

*Et tout ça, ça fait de mauvais Français
Pour lesquels il n'est
Que le port' monnaie
Faut savoir être opportuniste
Afin d' sauv' garder ses petits intérêts
Et ils se sont mis
À grands coups d'Vichy
Au régim' collaborationniste
Bien sûr maintenant
Ça devient gênant*

*Car, tout d'mêm' ces sal'tés là
Quoiqu'on puiss' dir' ça n' s'oublie pas¹.*

II

*Mais à côté d' cett' potée honteuse
Dont la conscience est un billet d' mill' francs
Il y a la Franc', fièr', digne et douloureuse
Toute la Franc' et ses millions de brav's gens
Parmi ceux-là est une élite rude
Symbol' vivant des vertus du pays
Qui, préférant tout à la servitude
Arm's à la main a pris l' maquis.*

REFRAIN

*Et tout ça, ça fait
D'excellents Français
Des homm's au grand cœur
Sans r'proche et sans peur
Qui combatt'nt pour que notre France
Soit toujours à l'avant-garde de l'honneur
N'ayant simplement
Pour tout ralliement
Qu'un seul mot, rien qu'un seul : Résistance,
Étroit'ment unis
Comme des amis
Oui, ceux-là ce sont de vrais
De bons et d'excellents Français.*

1. En ma candeur naïve j'avais encore toutes mes illusions en ce temps-là !



Et voici, sur les motifs du *Horst Wessel Lied*, le

CHANT DES WAFFEN S.S.

*Waffen S.S., enfants de la milice
C'est nous les durs, les mecs au cœur de fer
Et nous n'avons, pour utiliser nos services
Qu'un seul patron, un seul Adolf Hitler.*

*Pétain, Laval, nos deux chefs responsables
Nous ont donné Darnand comme führer
C'est donc à eux que nous sommes tous redevables
D'avoir l'honneur d'obéir à Hitler.*

*Du nom français nous n'avons plus que faire
D'être nazis nous sommes bien plus fiers
Et s'il faut nous égorgerons père et mère
Car nous tuons au nom d'Adolf Hitler.*

*Bientôt enfin viendra la récompense
Notre vertu recevra son salaire'
Lorsque nous serons accrochés à la potence
Nous crèverons au nom d'Adolf Hitler.*



Et, sur l'air joli de la *Romance de Paris* du charmant poète qu'est Charles Trenet, voici :

LA COMPLAINTE DE FIN D'ANNÉE

I^{er} COUPLET

*Une année finit, l'autre commence
L'un après l'autre les mois s'avancent
Apportant dans leur cortège bleu
La promesse de jours plus heureux.
Et pendant que la Victoire s'apprête
À revêtir ses habits de fête
Le voil' noir des désastres s'étend oui,
Sur le Reich et ses derniers amis.*

I^{er} REFRAIN

*C'est la complainte des nazis
Le crépuscule avant la nuit
Qui met au cœur des hitlériens
L'âpre terreur du lendemain
Elle exprime par ses accents
La sourde angoiss' du châtiment
Dans la tempête et dans les cris } bis
C'est la complainte des nazis.*

2^e COUPLET

*Miliciens, mouchards, tristes apôtres
Cett' complainte est égal'ment la vôtre
Vous, les traîtr's, les vendus, les vomis
Vous, les lâches, elle est la vôtre aussi.
Tortionnair's, bourreaux et mercenaires*

*Elle rythme votre heure dernière
Collaborateurs écoutez-la bien,
C'est pour vous que chante ce refrain.*

2^e REFRAIN

*C'est la complainte des nazis
C'est la complainte des pourris
Qui met au ventre des salauds
La peur d'la corde ou du poteau
Elle accompagne en quelques mots
L'agonie de l'ordre nouveau
À vos potenc's, homm's de Vichy } bis
C'est la complainte des nazis.*

★
★ ★

Puis, sur l'air de *La Polka du roi*, toujours de Charles Trenet,
voici :

LA POLKA DU DÉSARROI

I

*Connaissez-vous la nouvell' dans'
Qui fait fureur partout chez les nazis
C'est un cocktail de révérence
De pas d' cour's et de sauts d' cabri
Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! (bis)
Quelle trouvaille !
Quelle pagaille !*

Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! (bis)
C'est la, c'est la polka du désarroi.

II

Dans cette dans' réaliste
Trois figur's se suiv'nt en décomposant,
Un' figur' longue, un' figur' triste
Et un' figur' d'enterrement
Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! (bis)
Quelle attitude
Quelle inquiétude
Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! (bis)
C'est la, c'est la polka du désarroi.

III

À un' cadenc' sans cesse accrue
Les collaborateurs la dans'nt tout l' temps
Le cœur battant, la têt' perdue
Tout agités de tremblements
Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! (bis)
Quelle colique
Quelle panique
Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! (bis)
C'est la, c'est la polka du désarroi.

★

★ ★

Et puis, sur les motifs de la célèbre chanson *Les Gars de la marine*, voici :

LES GARS DE LA VERMINE

COUplet

*Quand on est un salaud
Un vrai, un pur, un beau,
On se met au service
De la maison Himmler (bis)
Puis on fait le serment
D'obéir total'ment
Quels que soient ses caprices
Aux ordres du Führer (bis)
La croix gammée sur l'œil
On montre avec orgueil
Qu'on est un grand champion
Dans la course à l'abjection.*

REFRAIN

*Voilà les gars de la Vermine
Chevaliers de la bassess'
Voilà les Waffen S.S.
Voyez comme ils ont fière mine
C'est, dans le genr' crapuleux
Ce qui s'fait d'mieux
Avant qu'on ne les extermine
Regardez-les consciencieux'ment
Voilà les gars de la Vermine
Du plus p'tit jusqu'au plus grand
Du simple voyou à Darnand
Ils sont all'mands.*



Sur l'air bien connu de la très honorable et très respectable chanson estudiantine *De profundis morpionibus*, voici :

DE PROFUNDIS HITLERIBUS

I

*Nazis de tout's catégories
Henriot, Darnand et compagnie
Histoire de vous mettre en train
Écoutez ce joyeux refrain.*

REFRAIN

*De profundis
Hitléribus
Heil ! pom, pom, pom, heil
Pom, pom, pom, hell,
Sieg Heil !*

II

*Pauvres collaborationnistes
Ce qui se passe est vraiment triste
Pour vous et pour votre patron
Ce n' tourn pas précisément rond.*

AU REFRAIN

III

*L'ordre nouveau est dans l'cirage
Cramponnez-vous au bastingage
Raccrochez-vous aux poils songeurs
De la moustache du Führer.*

AU REFRAIN

et sur les motifs du refrain de la valse-java *Tu m'as voulu,*
tu m'as eu, voici celui de la

GUERRE TOTALE

*Tu l'as voulue
Tu l'as eue
De quoi donc te plains-tu
C'est naturel, en somme
Soit dit d'homme à homme
Si maint'nant c'est pour ta pomme
Ce qui t'tomb' sur le cassis
Tu nous l'avais promis
La chose est bien normale
C'est la guerre totale
Tu l'as voulue
Tu l'as eue.*

★
★ ★

Sur les motifs du refrain du célèbre tango *A media luz*,
celui-ci :

*Je ne suis pas curieux, mais j'voudrais bien savoir
Maint'nant qu'les aryenn's blondes se font des idées noires
Si, devant la tournur' que prenn'nt les évén'ments
La p'tit' moustach' d'Adolf a des touff's de poil blanc.*

★
★ ★

Et puis aussi, pendant que j'y suis, sur l'air de la complainte
de Macky, de *L'Opéra de Quat' sous* de Kurt Weill, voici :

POLICE-MILICE

I

*Gens d'milice
Et complices
Des polices
De Vichy
Traquent nos frères
Réfractaires
Qui se terrent
Dans l'maquis.*

II

*Mercenaires
Tortionnaires*

*Sanguinaires
Bons à tout
Les souffrances
De la France
Crient vengeance
Contre vous.*

III

*Fous sadiques
Hystériques
Domestiques
De Berlin
Pour le Boche
Qui s'accroche
L'heure approche
De sa fin.*

IV

*Sale engeance
Sans conscience
Ni décence
Vous devez
Tristes êtres
Disparaître
Pour les traîtres
Pas d'pitié.*

★
★ ★

Histoire de faire suite à *Police-Milice* et sans, pour autant, faire appel à *Police-Secours*, voici, sur le vieil air militaire et réglementaire *La Patrouille* :

LA TROUILLE

REFRAIN

*Tu as la trouill', tu as les foies
Ça te tient là dans l'estomac
Tu as la trouill', tu as les foies
Ça te tient bien, ça n'te lâch'ra pas.*

I

*Collaborateur, mon p'tit homme
T'as mauvais' min', t'as pas l'air bien.
T'es tout nerveux, te voilà comme
Un merlan dans un' niche à chien
T'as froid dans l'dos et tu transpires
Bien, c'que tu as, moi j'vais te l'dire.*

AU REFRAIN

II

*Tu as joué la carte boche
T'as perdu, va falloir payer
Évidemment c'est plutôt moche*

*C'est pas c'que t'avais espéré
Tu sens que l'échéance approche
Pour le coup, tes boyaux s'décrochent*

AU REFRAIN

III

*C'est ton av'nir qui t'préoccupe
Ça s'comprend, mais faut pas t'frapper
Tranquillis'-toi, on s'en occupe
Et on n'te laiss'ra pas tomber
On t'soutiendra, bien au contraire
Avec un' cord' réglementaire.*

REFRAIN

*Tu as la trouill' tu as les foies
Ça te tient là dans l'estomac
Tu as la trouille tu as les foies
Ça t'tient bien ça n'te lâch'ra pas.*

★
★ ★

Et pendant qu'on y est en même temps qu'on s'y trouve, et réciproquement, ces trois petits refrains suivants.

Tout d'abord le premier qui se chante sur l'air de la chanson folklorique et philosophique qui a pour titre *Le Duc de Bordeaux* et que j'ai intitulé :

LE ROI DES SALAUDS

*Le roi des salauds
Ressemble à Himmler
Himmler à Hitler
Et Hitler à Henriot
C'qui fait qu'en fin d'compt' le roi des salauds
Ressemble à Henriot
Comme deux gouttes d'eau.*

★
★ ★

Le second, ensuite, qui se chante sur l'air sylvestre et rupestre de la grimpante et pimpante « Polka du lézard ».

LA POLKA DU HASARD

*Si tu voulais t'en tirer, par hasard
En retournant ta veste
En retournant ta veste
Si tu voulais t'en tirer, par hasard
Il n'y a plus rien à faire il est trop tard.*

★
★ ★

Et, pour finir, tant en beauté qu'en gaieté, et réciproquement le troisième, qu'on peut si on le veut, chanter ou pas, selon qu'on le veuille ou non, sur l'air caractéristique et anacréontique de *Si tous les cocus....*

SI TOUS LES NAZIS...

*Si tous les nazis
Avaient des clochettes
Ch'que fois qu' la Russie
Leur flanque un' piquette
Ça f'rait tant d' raffut
Qu'on n' s'entendrait plus.*

★
★ ★

J'en écrivis bien d'autres encore et aussi. Oh ! certes, quand je les relis ou que je les écoute aujourd'hui¹, ça me laisse, bien sûr, quelque peu rêveur et quelque peu songeur lorsque je pense et que je réfléchis à tout ce qui a été promis et à tout ce qui n'a pas été tenu. Mais quoi ! on n'y peut rien parce que c'est ainsi et comme ça. Et c'est ainsi et comme ça, parce que ce n'est pas autrement que ça est, et réciproquement.

1. Un certain nombre de textes et de chansons que j'ai dits et chantés à la radio de Londres ont été enregistrés par moi, en fidèle reconstitution du climat de l'époque, sur disque Philips 33 tours, lequel est complètement épuisé pour avoir trop tourné un jour que, chez Philips, ça ne tournait pas rond dans le carré de l'hypoténuse du souvenir.